

Approcher les usages des TIC. Quand le terrain questionne les méthodes

Éliane Wolff, Jacky Simonin

► **To cite this version:**

Éliane Wolff, Jacky Simonin. Approcher les usages des TIC. Quand le terrain questionne les méthodes. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2007, Usages et pratiques des TIC. Méthodes et terrains en questions, pp.17-30. hal-02045418

HAL Id: hal-02045418

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02045418>

Submitted on 22 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approcher les usages des TIC. Quand le terrain questionne les méthodes

JACKY SIMONIN
ÉLIANE WOLFF
LCF-UMR 8143 DU CNRS

INTRODUCTION : QUESTIONS DE DEFINITIONS

Les notions d'*usage* et d'*usager* sont polysémiques. La diversité des définitions renvoie aux dimensions multiples de ces concepts. Retenons qu'ils sont d'abord un construit social de l'observateur, qui focalise son attention sur des moments différents d'un procès, de l'élaboration des objets techniques jusqu'à leur appropriation.

- L'usage peut être défini comme une représentation *a priori* des concepteurs d'objets techniques et renvoie à leur imaginaire technique (Flichy, 2001) et à leur définition d'un usager potentiel (Akrich, 1993) ; les sociologies de l'innovation et de la traduction vont particulièrement s'intéresser à ce segment de la définition qui situe l'usage du côté de l'offre.
- Lorsque l'usage renvoie à l'adoption, c'est au consommateur-usager que l'on va s'intéresser : l'étude de l'achat, de la consommation ou de l'adoption de l'objet technique est particulièrement prise en charge par la sociologie de la diffusion des innovations (Rogers, 1983).
- La mise en œuvre par l'usager d'une série de *patterns* d'usages dans un environnement cognitif donné intéressera particulièrement les ergonomes. Leurs recherches seront orientées vers l'étude des procédures d'utilisation ainsi que vers la connaissance et la maîtrise par l'usager des fonctionnalités offertes par l'objet technique. Mais l'écart constaté entre usages prescrits et usages effectifs montre les limites du rôle organisateur de la technique sur l'action.
- L'usage peut se définir comme une appropriation et l'intérêt se porte alors sur la maîtrise technique et cognitive mais aussi sur les comportements, les attitudes, les représentations des individus se rapportant directement ou indirectement à l'objet technique. La sociologie de l'appropriation va étudier

cette intégration créatrice des objets dans la vie quotidienne et le terme de « pratique » sera préféré au terme « d'usage » jugé dans ce contexte beaucoup trop restrictif (Jouet, 1993).

Pour évoquer les travaux sur les usages, il faut d'abord rappeler les parcours distincts empruntés par la recherche anglo-saxonne et la recherche française. La première a développé une sociologie des usages dans la continuité des nombreux travaux sur les médias de masse, alors que les travaux de la seconde, soutenus par la recherche contractuelle publique, émergent en marge des lieux académiques, pour s'interroger sur les usages des technologies de l'information et de la communication.

Puis, en nous référant aux travaux de synthèse critique conduits par Josiane Jouet (1993, 1997, 2000), nous mettrons en évidence les principaux acquis de la recherche sur la sociologie des usages, avant de nous interroger sur ses méthodes et ses perspectives actuelles.

DEUX TRADITIONS DE RECHERCHE... OU L'EMERGENCE DES USAGERS ACTIFS

La sociologie des usages s'inscrit aux Etats-Unis dans le prolongement des études sur les usages des médias de masse. Cette tradition de recherche, constitutive, dès les années 1940, des *Media Studies* et fortement marquée par la psychologie sociale et le courant fonctionnaliste, s'est focalisée pour l'essentiel sur la question des effets des médias. À partir des années 60, le courant des « usages et gratifications » remet en question le paradigme dominant centré jusque-là sur la question de savoir « ce que les médias font aux gens » pour s'interroger sur « ce que les gens font des médias ». Dès cette époque, les travaux de Lazarsfeld et son équipe font émerger la figure d'un usager actif qui filtre les messages via une exposition, une perception et une mémorisation sélectives. L'influence des médias est elle-même indirecte, car soumise à une communication en deux temps qui touche d'abord les leaders d'opinion ; à leur tour ils influenceront leurs proches. On doit ainsi à ces chercheurs le développement d'un paradigme sur les effets limités, élaboré à partir de grandes enquêtes empiriques en rupture avec les croyances dominantes à l'époque sur les effets puissants et manipulateurs des médias.

Mais c'est l'école culturaliste et les études de réception qui rendront compte de l'épaisseur sociale de l'usage. La réception s'appré-

hende dès lors comme une activité complexe, qui mobilise des ressources culturelles et renvoie à une construction subjective du sens. S'impose la figure d'un récepteur actif qui négocie le sens du texte télévisuel, zappe selon son humeur et élabore son propre programme grâce au magnétoscope au sein d'une offre de plus en plus importante. Le courant des *Cultural Studies*, connu sous le nom d'« École de Birmingham », considère que la société est un système culturel segmenté, formé d'une culture dominante qui impose ses normes à des sous-cultures. Les cultures populaires sont cependant dotées de leurs propres systèmes de valeurs et façonnent leurs propres univers de sens. Trois personnages clés sont à l'origine des approches consacrées aux études culturelles : Richard Hoggart, Stuart Hall et Raymond Williams. Auteur d'un ouvrage qui fait date, Richard Hoggart (1957) avance deux hypothèses fondatrices du courant culturaliste. D'une part, les individus recourent aux ressources puisées dans leur environnement culturel pour détourner à leur profit des œuvres venues d'ailleurs. L'on observe d'autre part une dissociation entre l'émission d'un message et sa réception, ce que Passeron (1994) nomme « attention oblique ». Raymond Williams va enrichir cette perspective de travaux ethnographiques sur la fragmentation des styles au sein du monde ouvrier et les sous-cultures des jeunes. Quant à Stuart Hall (1980), il élabore la thèse du décalage entre l'encodage et le décodage d'un texte médiatique. Le producteur du message encode un sens dominant (*preferred meaning*), mais il n'a aucune garantie que c'est ce sens-là qui va être décodé par le récepteur. Car l'utilisateur est lui-même acteur du processus de production. Ce que vont bien montrer les études ultérieures qui se focalisent surtout sur la réception des séries comme « Dallas » (Katz et Liebes, 1993) ou « Hélène et les garçons » (Pasquier, 1999) et sur l'étude du contexte ordinaire de réception au sein de la famille (Morley, 1986 ; Lull, 1988), ou de communautés de réception plus larges (Dayan & Katz, 1996).

Ainsi que le fait remarquer Jouet (2000), la sociologie des usages ne peut se développer en France dans le sillage des études sur les usages des médias de masse. Les travaux culturalistes y sont très faiblement diffusés, et la sociologie de la réception n'aura qu'une influence minimale dans le courant de la sociologie des usages. Par ailleurs les Sciences de l'Information et de la Communication ne se sont constituées en tant que discipline que beaucoup plus tard, vers le milieu des années 1970. Au départ, les recherches ont été fortement marquées par le paradigme dominant de la sémiologie et par l'importance donnée à l'analyse du texte et de l'image. En fait les recherches

sur les usages procèdent d'une double filiation. D'une part, la sociologie française de la culture est une sociologie qui se focalise sur les rapports de pouvoir entre classes sociales, d'autre part l'analyse des médias et de leurs publics s'inscrit en droite ligne dans la tradition de la critique littéraire.

L'« École française », marquée par l'ombre portée de Bourdieu, fait reposer ses travaux, dans le domaine de la culture sur un certain nombre de postulats d'inspiration marxiste et structuraliste. Le fait culturel est structuré par les conflits entre classes dominantes et classes dominées. La société dans son ensemble fonctionne selon une culture consacrée par l'élite qui impose un seul standard de légitimité et de hiérarchisation des normes culturelles. Tout usager, tout public est le produit de la société. Il en résulte qu'il n'est pas besoin d'explorer les pratiques culturelles des individus, leurs représentations, sur lesquelles s'exerce ce que Bourdieu nomme une violence symbolique. L'objet sociologique construit se limite à décrire les structures sociales, les normes culturelles et les stratégies de distinction à l'œuvre entre les classes sociales. La sociologie française qui s'est intéressée aux médias s'est en outre inspirée d'un autre courant de conception marxiste, l'École de Francfort. L'usager des médias est un public de masse, idéologiquement dominé par une culture de masse. Comme l'École, l'institution médiatique impose le sens du monde, c'est un instrument efficace de contrôle social. En raison de leur développement massif et toujours croissant depuis les années soixante, les industries culturelles seront un terrain privilégié pour cette approche critique. Au sein des sciences de l'information et de la communication, B. Miège (1997, 2000) en est sans doute le meilleur représentant français.

La seconde filiation s'intéresse à l'interaction auteur/texte/lecteur. Le « texte » étant un terme générique pour signifier tout contenu, tout format, et tout support, et « lecteur » un terme générique pour signifier tout usager : lecteur, auditeur, téléspectateur et usager de tout support informatique dont Internet. Sont alors convoquées la critique littéraire, la sémiologie, la linguistique textuelle et les analyses de discours. De cette tradition riche de travaux multiples à laquelle sont associés parmi bien d'autres, des noms comme Eco (1985), Jauss (1978), ce dernier, avec Iser étant les principaux représentants de l'École de Constance, ou encore Fish (1980) qui s'interroge sur les « communautés interprétatives », il ressort une idée force : l'usager est co-producteur de sens, la « lecture » est un processus actif d'interprétation.

Les premières recherches sur les usages, menées dès 1970 par un groupe de chercheurs atypiques, s'intéressent d'emblée aux objets et

aux systèmes de communication qui, tout en étant des médias, sortent du modèle classique de la diffusion : le magnéscope (Baboulin, Gaudin, Mallein, 1983), le vidéo texte (Ancelin et Marchand, 1984) dont le minitel devient l'application la plus répandue (Mallein et Toussaint, 1986), le micro-ordinateur (Jouet, 1987), le fax et le répondeur (Bardin, 1985). Se développe une sociologie de l'appropriation, profondément inscrite dans le courant de l'autonomie sociale¹, qui s'interroge sur les transformations de la société de l'après 1968 et la montée de l'individualisme. Il s'agit de savoir ce que les gens font réellement avec les Technologies de l'Information et de la Communication. La figure dominante d'un usager actif s'impose dès le départ : « le pratiquant actif est bien le premier modèle dégagé par la sociologie des usages » (Jouet, 2000 : 496).

Les études portent aujourd'hui sur une multiplicité de technologies digitales, en particulier le téléphone mobile, l'ordinateur et l'Internet, sur lesquelles se focalisent actuellement de très nombreux travaux². Cependant le modèle d'usage des TIC est spécifique et se différencie du modèle du « récepteur actif » car, comme le souligne Jouet (1993), il est basé sur des principes différents de ceux des médias de diffusion : l'interactivité et la polyvalence. En effet, les technologies génèrent des usages potentiels multiples permettant à l'utilisateur de construire ses propres usages, mais exigent une présence continue et active de l'utilisateur face à la machine.

Le paradigme informatique s'impose et devient dominant via la numérisation, à tel point que l'on assiste à présent à un processus de convergence, d'intégration et d'hybridation entre « anciens » médias de masse et de diffusion et « nouveaux » médias de communication. La télévision — terminal pour d'autres usages — devient interactive, le téléphone mobile communique avec l'ordinateur et se fait récepteur de programmes télévisuels, les individus se branchent sur une multitude de réseaux. La sphère des médias de masse traditionnels connaît de

¹ « Un important colloque sur *L'autonomie sociale aujourd'hui* organisé par le Centre d'études des pratiques sociales de l'Université de Grenoble II et le Centre de recherche sur l'épistémologie et l'autonomie de l'École Polytechnique réunit en 1983 plus de 150 chercheurs [...] et aborde l'autonomie sociale à partir de plusieurs thèmes : le travail, le politique, le territoire, la technique, la quotidienneté et s'interroge sur la crise de l'autonomie, de l'identité, du sens » (cité par Jouet, 2000 ; 494).

² Voir en particulier la revue *Réseaux* du CNET qui rend compte des travaux en cours.

profondes transformations marquées par l'emprise du modèle informatique et par une interactivité de plus en plus en grande, qui va brouiller les frontières classiques. De nouveaux sujets communicants font leur apparition : les « inter-acteurs » (Proulx, 1998).

L'USAGE EST UN CONSTRUIT SOCIAL

L'usage est soumis à la double médiation de la technique et du social. C'est un processus qui se construit dans le temps par le biais d'une filiation des usages. Ces derniers contribuent à l'élaboration et à la redéfinition des formes de l'échange social et s'insèrent dans des rapports sociaux de pouvoir.

Une double médiation : la technique et le social

Les recherches sur les usages se distinguent selon la place qu'elles accordent respectivement à la détermination technique et à la détermination sociale.

Les tenants de la détermination technique sont persuadés que la technique structure les pratiques et que les objets, porteurs de potentialités d'usage, dirigent l'action. Les techniques digitales en particulier, sont ici envisagées comme des instruments cognitifs ayant un impact sur le langage, l'écriture, la façon de penser et de raisonner. Ce sont des « opérateurs d'action » qui infiltrent et guident les usages les plus ordinaires.

Pour les partisans de la détermination sociale, au contraire, ce sont les usagers qui élaborent leur propre « logique de l'usage » proposant « des déviations, des variantes, des détournements et des arpeges » (Perriault, 1989) : les individus construisent l'usage.

Les recherches actuelles envisagent l'usage comme un construit social soumis à une double médiation et font de l'interaction entre technique et social un élément clé de l'analyse des usages des TIC. La médiation est « à la fois technique car l'outil utilisé structure la pratique, mais la médiation est aussi sociale car les mobiles, les formes de l'usage et le sens accordé à la pratique se ressource dans le corps social » (Jouet, 1997 : 293). Ce constat partagé à présent par de nombreux chercheurs renvoie dos-à-dos les partisans d'une dynamique technique autonome et ceux qui font dépendre l'innovation technologique de la seule dynamique sociale car « les ajustements qui s'opèrent entre le cadre socio technique comme porteur d'usages, et les

pratiques effectives qui adoptent en partie, mais aussi tordent ce projet, conduisent à l'analyse d'un compromis, des régulations, des médiations » (Jouet, *ibid.*).

La détermination technique	La détermination sociale
<p>Les objets techniques comportent des potentialités d'usages. Les techniques digitales sont :</p> <ul style="list-style-type: none"> - des instruments cognitifs qui vont avoir un impact sur le langage, l'écriture, les façons de penser et de raisonner - des opérateurs d'actions qui infiltrent et déterminent les usages les plus ordinaires <p>La technique structure les pratiques.</p>	<p>Les usagers s'emparent des objets techniques et construisent une logique de l'usage faite :</p> <ul style="list-style-type: none"> - de conformité au projet technique - de routines, de rejets - d'usages inédits et de « braconnage » - de détournement des applications prescrites <p>Les individus construisent l'usage.</p>

Les approches actuelles posent la question de
l'interaction de la technique et du social
 saisie

dans le contexte de l'usage quotidien des objets et des dispositifs

Une généalogie des usages

L'usage s'élabore dans le temps et ce processus s'articule toujours autour de techniques et de pratiques antérieures. La généalogie des usages identifie les phases d'adoption ou de rejet, de découverte et d'exploration, d'apprentissage puis de banalisation de l'usage, qui concourent à l'inscription sociale des TIC. Chaque phase est le moment d'une double composition : composition avec l'outil technique qu'il s'agit d'approprier et composition avec les pratiques antérieures.

Une *filiation* s'opère entre anciens et nouveaux outils de communication (machine à écrire/ordinateur, téléphone/minitel). Les recompositions dans le cadre de cette généalogie des usages peuvent se faire par hybridation ou par complémentarité. Anciens et nouveaux

médias cumulent leurs usages et forment de nouvelles *combinatoires* d'usage. On assiste à une filiation des usages et non pas à une substitution : les jeux vidéos ne se sont pas substitués à la télévision, les messageries électroniques n'ont pas relégué le téléphone, de la même manière que la télévision n'a pas remplacé la radio.

Le temps long de l'usage a été souvent opposé au temps de plus en plus court de la technique, rythmé par les effets des avancées scientifiques et des impératifs économiques. On constate depuis peu une accélération de la diffusion des nouveaux outils de communication (le téléphone mobile par exemple) qui ont trouvé des niches d'usages, se sont rapidement intégrés aux modes de vie et ont fait l'objet d'appropriations qui ont surpris les opérateurs. Le développement juvénile du SMS en est un exemple emblématique.

Les nouvelles formes du lien social

Les usages des TIC contribuent à l'élaboration ou à la redéfinition des formes de l'échange social dont l'exploration ne fait que commencer. La recherche questionne en particulier le lien social en ligne et les nouvelles formes de présentation de soi. L'attention au lien entre les dispositifs techniques et les formes de l'échange met en évidence les spécificités d'un nouveau type d'écriture, de nouvelles conventions sociales électroniques. Domestiques ou professionnels, les usages s'insèrent dans des rapports sociaux de pouvoir, entre autonomie et contrôle. Les formes de domination sont plus ou moins prononcées et modulables selon les cultures des entreprises et des cellules familiales.

Au sein des familles, de nouvelles négociations prennent place pour gérer l'accès aux TIC dont les usages révèlent avec acuité les rapports de sexe (Le Douarin, 2004) et de générations (Caradec, 1999 ; Jouet & Pasquier, 1999) dans la répartition des compétences et des pouvoirs et obligent à un redécoupage des espaces et des temps dans le foyer. Et les nouvelles pratiques de communication entraînent une réorganisation des sociabilités en particulier chez les plus jeunes ainsi que l'ont montré Metton (2004) et Pasquier (2005).

Au sein des entreprises, les machines à communiquer sont des objets autour desquels se réorganisent les activités quotidiennes, de services, de loisirs, de travail et de modes de gestion et de coordination (Benghozi *et alii*, 2000). On observe de nouveaux circuits d'échanges et leurs conséquences sur l'organisation. Plus informés, plus autonomes, grâce aux TIC, les salariés sont aussi soumis à de nouvelles

formes de contrôle : un nouveau luxe apparaît, celui de la déconnexion. On assiste à un brouillage des frontières entre l'espace professionnel et l'espace privé, le travail et le loisir, le privé et le public. Les études conduites sur le téléphone mobile soulignent le paradoxe du branchement permanent et de la « dé-communication » : les usagers instaurent des tactiques de mise à distance du flux continu qui permet d'établir des coupures dans l'espace-temps des télécommunications et d'échapper au contrôle qu'il soit professionnel ou domestique (Jauréguiberry, 2003).

Il faut signaler enfin l'émergence d'une socio-politique des usages (Vitalis, 1994) qui retrace l'usage dans son environnement plus macro-social, face aux stratégies politiques et marchandes qui pèsent sur lui. L'intérêt se porte sur l'émergence d'un nouvel espace public électronique permettant la mise en visibilité de problèmes sociaux, de débats de société, de nouveaux collectifs de participants. La recherche s'intéresse ainsi à ces nouvelles communautés pratiquantes des TIC : joueurs de jeux en réseaux, de hackers férus de programmation ou de piratages informatiques et passionnés en tout genre (Auray, 2000). On s'interroge ici sur le pouvoir réel de l'utilisateur citoyen, sur sa représentation et ses modalités d'expression dans un espace électronique au sein duquel les modalités des échanges ne cessent de se diversifier, de se complexifier. Et pour le chercheur « l'étude des interactions sur Internet est confrontée à cette difficulté qu'il y a à prendre en compte la multiplicité des supports de communication qui définissent chacun des contextes d'échange particulier » (Beaudoin, Velkovska, 1999), ce qui impose une réflexion sur les dispositifs de recherche.

METHODES ET ENJEUX DE LA RECHERCHE

Comme le souligne Jouet (2000), se pose la question du cadre méthodologique le plus approprié à mettre en œuvre pour gérer cette complexité des appartenances et de la technique.

Vouloir définir l'usage via les seules données statistiques décrivant l'accès (taux d'équipement, fréquence et durée d'utilisation), le type d'utilisation (programmer, jouer, travailler, rencontrer), le type d'utilisateurs (classés par sexe, classe d'âge ou csp) s'avère très réducteur. La sociologie des usages a dès le départ largement privilégié les méthodes qualitatives, en empruntant à la sociologie du quotidien ses méthodes : entretiens, observations, etc. En même temps, la démarche quantitative se révèle riche pour donner à l'usage une dimension

macro-sociale : le cadrage statistique permet de faire surgir les phénomènes de segmentation sociale, le poids des variables socio-démographiques et de découvrir les facteurs de changement social et les modes d'inscription de l'usage dans les rapports sociaux globaux.

Sous la pression des énormes enjeux industriels et financiers, on assiste actuellement à une prolifération des études d'usage autour de la question de l'adéquation de l'offre et de la demande. L'utilisateur se retrouve encore trop souvent découpé selon les médias, les lieux d'observation, ou le type d'activité. Se multiplient les études décontextualisées de toute problématique sinon celle, très opérationnelle, d'éclairer les stratégies de l'offre de produits et de services. Or cette situation a des effets pervers sur la recherche scientifique ainsi que le déplore Jouet (2000). La recherche sur contrat évolue vers des appels d'offre de plus en plus ciblés, encadrés, aux finalités professionnelles affirmées, cela d'autant plus que les opérateurs des télécommunications, principaux commanditaires de la recherche sur les usages des TIC, ont changé de statut et sont désormais dépendants des lois du marché. Et les chercheurs, souvent soumis à des clauses de confidentialité, ne peuvent profiter de leurs résultats pour approfondir leurs problématiques et publier dans les revues scientifiques.

Cette imposition d'études opérationnelles sur le court terme a d'autres conséquences toutes aussi dommageables pour la connaissance scientifique à savoir l'éclatement des objets de recherche, la non cumulativité des résultats et la cristallisation sur l'objet au détriment de la problématique.

Toutes les technologies deviennent des objets de recherche, recherches qui se situent de plus en plus en amont alors que les usages sociaux sont à peine en voie de constitution. Or le temps de la technique est un temps court, rythmé par des impératifs industriels et économiques alors que le temps des usages est un processus qui s'inscrit dans la durée ainsi que le souligne bien Pharabod dans le présent ouvrage. S'il ne s'attache qu'à l'objet, l'observateur sera toujours en retard d'une innovation (Perriault, 1989). D'autre part, cette accumulation de données et de nouvelles études ne se fonde pas sur une capitalisation des travaux antérieurs : nombre d'études « redécouvrent » des acquis et n'ouvrent pas nécessairement d'autres pistes.

POUR CONCLURE

Aujourd'hui, ce qui domine largement la conception de l'utilisateur et de l'usage des communications médiatisées, ce sont des modèles d'analyse issus des paradigmes structuro-fonctionnalistes et culturalistes. Ce qui domine, ce sont les modèles élaborés par la sociologie empirique en phase avec la logique économique de l'offre, qui privilégie le produit et promeut les études opérationnelles jusqu'au fétichisme de l'objet technique innovant. En effet, l'usage est rarement analysé dans son épaisseur sociale, dans sa relation avec d'autres pratiques de sociabilité, de travail, de loisir et comme enjeu de pouvoir, de transformation et de négociation au sein des structures sociales qui lui préexistent comme la famille ou l'entreprise. Or l'individu appartient à des *mondes multiples*, il peut gérer plusieurs appartenances simultanément et successivement. Les liens interpersonnels se distribuent sur un nombre croissant de réseaux techniques et au sein d'une pluralité de contextes, de lieux, de temporalités.

Ces orientations de recherche appellent des modèles alternatifs d'analyse de l'usage dont l'ancrage se veut nettement anthropologique. Les approches interactionnelles, écologiques, actionnelles ont pour objet de placer l'utilisateur comme acteur dans son environnement socio-technique fait d'objets, d'artefacts, d'outils, avec lesquels il conduit ses activités humaines ordinaires dans le cours même de la vie sociale. L'enquête sur les usages fait alors appel aux méthodes bien établies de l'ethnographie, qui consiste à collecter des données de terrain par observation directe en milieu « naturel », tout en ayant recours, si besoin est, à l'observation assistée de TIC³. L'observation ethnographique se centre sur l'activité, l'accomplissement des tâches (regarder la télévision, surfer sur Internet, échanger des mms, parler d'une émission TV, etc.) et la saisie *in situ* des perceptions et des représentations mais également des pratiques de coopération et d'usages différenciés des outils de communication sur le long terme⁴.

³ Il faut signaler les dispositifs innovants mis en œuvre par Relieu dans ses enquêtes (2002, 2004)

⁴ Signalons ici la recherche novatrice que Cardon et Granjon (2002, 2003) ont menée sur le long terme auprès de jeunes adultes, en mêlant récits de vie, récits de pratiques, carnets d'usages différenciés des outils de communications permettant au final la mise en évidence des systèmes de communication et de coordination singuliers mis en œuvre par les individus, et articulés avec leurs pratiques culturelles, leurs réseaux sociaux et leur développement biographique.

C'est donc un lourd défi pour la recherche qu'ont à relever les chercheurs qui déploient, dans le domaine des communications médiatisées, les méthodes qualitatives fondées sur les données de terrain, pour élaborer des *grounded theories*, selon le terme consacré de Strauss (1992), à l'heure où les sciences sociales dans leur ensemble sont sur la sellette.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKRICH M., 1993, « Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action. », *Raisons Pratiques* 4, *Les objets dans l'action* : 35-57.
- AUREY N., 2000, *Politique de l'informatique et de l'information. Les pionniers de la nouvelle frontière électronique*, Thèse de sociologie, Dr. L Thevenot, EHESS, Paris.
- ANCELIN & MARCHAND (Ed.), 1984, *Le vidéotex : contribution aux débats sur la télématique*, Paris, Masson.
- BABOULIN, GAUDIN, MALLEIN, 1983, *Le magnétoscope au quotidien. Un demi-pouce de liberté*, Paris, Aubier INA/Res Babel.
- BARDIN L., 1985, « Le répondeur téléphonique : un exemple significatif de l'usage du téléphone », *Réseaux* n° 13, CNET.
- BEAUDOIN, VELKOVSKA, 1999, « Constitution d'un espace de communication sur Internet », *Réseaux* n° 99, Hermès : 121-179.
- BENGHOZI et alii (s/d), 2000, *Internet en entreprise*, *Réseaux* n° 104 (vol. 18), Paris, Hermès.
- CARADEC V., 1999, « Vieillesse et usage des technologies. Une perspective identitaire et relationnelle », *Réseaux* n° 96, Hermès : 45-95.
- CARDON & GRANJON, 2002, « Réseaux de sociabilité. Réflexion méthodologique », Actes des journées d'étude *Internet, jeu et socialisation*, Paris, 5-6 décembre 2002, groupe des Ecole des Télécommunications.
http://www.get-telecom.fr/archive/156/ActesGranjon_Cardon.pdf
- CARDON & GRANJON, 2003, « Éléments pour une approche des pratiques culturelles par les réseaux de sociabilité », in Donnat, Tolila (dir.), *Les publics de la culture*, Paris, Presses de Sciences Po : 93-108.
- CHAMBAT P., 1994, « Usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) : évolution des problématiques », *Technologies de l'information et société*, vol. 6, n° 3 : 249-270.
- DAYAN & KATZ, 1996, *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF.
- ECO U., 1985, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs. Le rôle du lecteur*. Paris, LGF.
- FISH S., 1980, *Is there a text in this classroom? The Authority of Interpretative Communities*. Cambridge, Harvard University Press
- FLICHY P., 2001, *L'imaginaire d'Internet*, Paris, La Découverte.

- HALL S., 1980, « Encoding and decoding in the Television Discourse » in Hall et *al.*, *Culture, Media, Language*, London, Hutchinson (trad. franç. 1994, « Encodage-décodage », *Réseaux* n° 68, Hermès : 27-39).
- HOGGART R., 1970, *La culture du pauvre*, Paris, Les Editions de Minuit (1^e éd. 1957).
- JAUREGUIBERRY F., 2003, *Les branchés du portable*, Paris, PUF.
- JAUSS H.R., 1978, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard (1^e éd. 1972).
- JOUET J., 1987, *L'écran apprivoisé. Télématique et informatique à domicile*, Issy-les-Moulineaux, Réseaux CNET.
- JOUET J., 1993, « Usages et pratiques des nouveaux outils de communication » dans Sfez (éd), *Dictionnaire de la communication*, Paris, PUF, vol.1 : 371-376.
- JOUET J., 1997, « Pratiques de communication et figures de la médiation », *Sociologie de la communication*, Reader Réseaux-CNET : 291-312.
- JOUET J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux* n° 100, Hermès : 489-515.
- JOUET & PASQUIER (s/d), 1999, *Les jeunes et l'écran*, *Réseaux*, n° 92-93 (vol. 17), Paris, Hermès.
- LE DOUARIN L., 2004, « Hommes, femmes et micro-ordinateur. Une idéologie des compétences », *Réseaux* n° 123 (vol.22), Hermès : 489-515.
- LIEBES & KATZ, 1993, *Six interprétations de la série « Dallas »*, Hermès n° 11-12, CNRS Éditions : 125-144.
- LULL J., 1988, *World families Watch Television*, Newbury Park, Sage.
- MALLEIN & TOUSSAINT, 1986, *La place sociale du minitel grand public*, Université de Grenoble 2, Centre d'études des pratiques sociales.
- MALLEIN & TOUSSAINT, 1994, « L'intégration sociale des TIC : une sociologie des usages », *Technologies de l'information et société*, vol.6, n°4 : 315-335.
- MIEGE B., 1997, *La société conquise par la communication. La communication entre l'industrie et l'espace public*. Grenoble, PUG.
- MIEGE B., 2000, *Les industries de contenu. La culture et l'information face à l'ordre informationnel*. Grenoble, PUG.
- MILLERAND F., 1999, *Usages des NTIC : les approches de la diffusion, de l'innovation, de l'appropriation*, www.composite.uqam.ca
- METTON C., 2004, « Les usages de l'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux de puis le domicile », *Réseaux* n° 123 (vol. 22), Hermès : 59-81.
- MORLEY D., 1986, *Family television. Cultural Power and Domestic Leisure*, Londres, Comedia/Routledge.
- PASQUIER D., 1999, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- PASQUIER D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Ed. Autrement.
- PASSERON J.C., 1994, « Littérature et sociologie : retour sur Richard Hoggart » in Menger & Passeron (Éd.), *L'Art de la recherche*, Paris, La Documentation Française.
- PERRIAULT J., 1989, *La logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*, Paris, Flammarion.

- PROULX S. (s/d), 1998, *Accusé de réception. Le téléspectateur construit par les sciences sociales*, Paris, L'Harmattan.
- PROULX S., 2001, « Usages des TIC : reconsidérer le champ d'étude ? », in *Emergences et continuité dans les recherches en information et communication*, Actes du XII^e Congrès national des sciences de l'information et de la communication, Paris, 10-13 janvier 2001 : 55-66.
- PROULX & WOLFF, 2001, « La réception sociale de la télévision », dans *Espace public et communication*, *Univers Créoles* n° 1, Paris, Economica-Anthropos : 129-156.
- RELIEU M., 2002, « Ouvrir la boîte noire. Identification et localisation dans les conversations mobiles », *Réseaux* n° 112-113 (vol. 20), Hermès : 19-47.
- RELIEU M., 2004, « La matérialisation de l'internet dans l'espace domestique. Une approche située de la vie domestique » *Réseaux* n° 123 (vol. 22), Hermès : 119-146.
- ROGERS E., 1983, *Diffusion of innovations*, New York, Free Press (1^e éd. 1963).
- STRAUSS A., 1992, *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan.
- VITALIS A. (s/d), 1994, *Médias et nouvelles technologies. Pour une sociopolitique des usages*, Rennes, Apogée.
- WILLIAMS R., 1974, *Television : Technology and Cultural Form*, Fontana.